

GARCIA MORENO

D'APRÈS SES ÉCRITS (1)

« Je veux faire du bruit dans le monde », disait O'Connell encore enfant. Celui qui, parmi tous les grands chrétiens de nos temps, ressembla le plus à O'Connell, Garcia Moreno, ne prononça jamais une telle parole. Il l'aurait pu, ce semble, à ne consulter que l'instinct céleste qu'il eut toujours de sa providentielle mission. Il ne le voulut pas; n'était-ce pas encore un pressentiment? Ne savait-il pas déjà qu'il était destiné à se trouver de bonne heure à la peine, et bien tard à l'honneur? Et quand on songe au bruit qu'ont fait dans le monde certaines personnalités encombrantes et creuses, ne faut-il pas s'avouer, avec quelque peine, quelque honte, que ni Moreno, ni O'Connell ne sont en possession de la renommée qu'ils méritent?

Nous savons bien qu'on nous accuse, nous catholiques, de dresser à nos héros des statues dont les dimensions dépassent de beaucoup celles des personnages qu'elles représentent. Nous n'ignorons pas qu'on traite de prétentieux et d'intéressés les hommages que nous rendons à ceux qui ont honoré notre cause en la défendant. Mais ces accusations nous touchent peu. Sont-elles elles-mêmes d'un désintéressement parfait? Est-ce nous qui étalons avec complaisance dans nos revues des « critiques de critiques » interminables? Est-ce nous qui avons défini le christianisme « une grande école de respect », et appelé le corps qui détient en France

(1) *Escritos y Discursos de G. Garcia Moreno*, publicados por la Sociedad de la Juventud católica de Quito. — 2 vol. in-4°. Quito, imprenta del clero, 1888.

le monopole de l'enseignement, « une société d'admiration mutuelle »? Aussi ne pouvons-nous pas nous croire victimes d'une trop flatteuse illusion, lorsque nous nous disons que nos héros chrétiens, O'Connell et Garcia Moreno en particulier, n'ont point encore obtenu de nos contemporains distraits ou injustes l'admiration, ou même le respect auxquels ils ont droit.

Encore O'Connell fut-il assez heureux pour pouvoir mettre son talent au service d'une cause populaire, assez habile pour se faire parmi ses adversaires eux-mêmes des admirateurs. C'est que, dans nos temps de civilisation avancée, la *légalité* a hérité des respects réservés jadis au droit et à la justice, qui trouvaient dans la *loi* leur expression fidèle. Or le grand « agitateur » de l'Irlande fut, même aux jours de ses plus terribles revendications, l'homme de la stricte légalité, cette fois du moins unie au droit.

Garcia Moreno, peut-être moins habile, fut assurément moins heureux. Dès son entrée dans la vie politique, il se fait le champion décidé, inexorable, de la « contre-révolution », au moment où la Révolution triomphante impose ses lois, son code, ses mœurs, là même où elle n'a pas arboré son drapeau. Il déclare une guerre à mort à tout ce qui réussit sans mériter le succès, à tout ce que le droit ne sanctionne pas, à tout ce que ne peut approuver la conscience. Il combat; mais, instrument docile dans la main de Dieu, il se contente d'un champ de bataille obscur, perdu par delà les océans, derrière les plus hautes montagnes du monde, loin de cette Europe qu'il visite, qu'il aime, et dont pourtant il n'envie pas les gloires achetées trop souvent au prix du déshonneur. Quand il voit son pays se perdre *légalement*, et s'apprêter à s'ensevelir en bonnes et dues formes dans l'abîme d'un trop naïf libéralisme, il ne songe plus qu'à le sauver coûte que coûte, et en quelque sorte malgré lui. Et lorsque ses adversaires sans pudeur emploient contre lui les complots, la violence et la force brutale, il n'hésite pas à leur tenir tête avec les mêmes armes, moins la perfidie que son grand cœur ne pouvait connaître que lorsqu'il en deviendrait la victime.

Sans doute cet homme extraordinaire, auquel la célébrité a fait tant d'avances, meurt d'une mort tragique; on en parle bien quelque temps, pas longtemps; ce n'est pas assez gai pour notre siècle frivole, et bientôt douze années de silence et d'obscurité viennent ensevelir dans l'oubli cette glorieuse mémoire.

Tout à coup elle sort du sépulcre. Garcia Moreno revit sous la

plume du R. P. Berthe. L'auteur est exactement renseigné, sans doute; son style, malgré ses inégalités et ses longueurs, est brillant et pur, c'est vrai; son récit joint parfois l'entrain et la chaleur du roman à la gravité de l'histoire, on en convient. Mais l'auteur est prêtre, et même religieux, ce qui est bien pire; il écrit dans un but moral, apostolique, ce qui est, paraît-il, contraire aux règles de l'art moderne. L'Église vient encore compromettre cette renommée déjà chancelante; elle fait du haut de ses chaires, sous les voûtes de ses basiliques dédaignées, l'oraison funèbre (1) et comme le panégyrique anticipé de son « martyr ». Des évêques écrivent de longues et belles lettres que le R. P. Berthe a l'imprudence de publier en tête du *quinzième mille* de ses exemplaires (2). De bonne foi, comment compter après cela que nos officieuses revues, organes attitrés de la renommée à notre époque, aient un mot d'éloge sincère pour l'auteur ou le héros d'un livre que l'on considère comme « l'œuvre du plus pur fanatisme catholique »?

Malgré ces très hautes considérations, nous persistons à croire qu'on n'a point encore assez parlé, assez écrit dans le monde au sujet de cette grande âme, de ce noble cœur qui eut nom Garcia Moreno. On s'attend à trouver en lui l'homme d'action : croirait-on qu'il y ait tout à côté l'homme de lettres? On connaît en lui le citoyen, le patriote; connaît-on aussi bien l'orateur? On ne s'entendra jamais sans doute pour juger le politique; ne pourrait-on pas se rencontrer dans une commune admiration pour célébrer, en Garcia Moreno, l'écrivain? Quant à ceux qui le connaissent déjà par les travaux du P. Berthe, nous sommes sûr qu'ils seront heureux de le retrouver encore vivant, agissant et parlant dans ses propres écrits.

Ils viennent, en effet, d'être publiés à Quito par l'*Association de la jeunesse catholique*; le Président de cette œuvre a joint au texte des notes historiques et des commentaires d'une vraie valeur et d'une haute importance; le tout est précédé d'une introduction critique due à la plume de don J. Léon Méra, membre de l'Académie Equatorienne. Par une assez notable coïncidence, les écrits d'O'Connell, ou du moins ses *Lettres* viennent d'être publiés aussi. Une revue en a pris occasion pour faire un nouveau portrait du

(1) *Oracion funebre pronunciada por el P. J. M. Aguirre en el XIII aniversario de la muerte del Exc. S. Garcia Moreno. Quito 1886.*

(2) *Garcia Moreno*, par le R. P. Berthe, 4^e édition : lettres épiscopales, 1-27.

« libérateur de l'Irlande » : pourrait-on nous savoir mauvais gré d'essayer ici de peindre d'après ses écrits « le héros de l'Équateur » ?

De plus, il nous a été donné de recueillir, sur cette figure désormais historique, quelques documents inédits (1) d'une certaine valeur, croyons-nous : ne les devons-nous pas à nos lecteurs ? Ce n'est pas que nous comptions voir les écrits de Garcia Moreno « faire plus de bruit » dans le monde que n'en ont excité ses œuvres ; mais ils viendront, nous en avons l'assurance, continuer et augmenter le bien qu'a déjà produit le récit de ses nobles actions. Oui, nous sommes dans des temps où les fortes et saines pensées ne sont guère moins précieuses à recueillir que les grands et beaux exemples.

I

L'auteur du *prologue* qui sert d'introduction au recueil des *Œuvres* de Garcia Moreno écrit en tête de sa belle étude biographique : « Il fut tout ce qu'il voulut être, il sut tout ce qu'il voulut savoir. » Appliquée à tout autre, cette phrase pourrait sembler une assez banale formule de naïve admiration ; à l'égard de notre héros, c'est l'expression d'un fait historique ; écrivain, il a abordé tous les genres, orateur, il a traité les sujets les plus divers, sans que l'universalité de ses connaissances nuise en rien à leur précision ou à leur profondeur.

C'est qu'à la base de cet édifice intellectuel et scientifique des études élémentaires sérieuses avaient jeté d'inébranlables assises. Confié tout d'abord par sa mère veuve et pauvre à un religieux de la Merci, Garcia Moreno ne tarda pas à venir à l'université de Quito, faire, sous la direction du docteur Proaño, d'excellentes humanités. Il les *refit* en quelque sorte durant ces longues retraites de Vincès et de Payta. C'est là qu'il composa, pour lui et pour ses compagnons d'étude et d'exil, une grammaire espagnole dont on regrette la perte.

En 1846, — il avait alors vingt-cinq ans, — il fut chargé de

(1) *Lettres inédites de Garcia Moreno* à M. Florès, ministre plénipotentiaire de l'Équateur à Paris, actuellement Président de cette république ; c'est à l'obligeance du destinataire lui-même, que nous devons ces extraits de sa correspondance avec M. G. Moreno.

Lettres au R. P. Delgado et à divers.... (Copies et extraits).

Lettre du P. Luis Muñoz sur Garcia Moreno (Riobamba, 15 décembre 1887).

Notes particulières d'un Frère de la doctrine chrétienne résidant à Quito.

soutenir en séance publique différentes thèses littéraires suivant la méthode scolastique conservée encore à l'Équateur. Mais si le cadre était ancien, le sujet était nouveau, car le jeune candidat avait pris pour exergue ces mots de Victor Hugo : « La liberté littéraire est fille de la liberté politique. » On se tromperait cependant si l'on cherchait dans ces premiers écrits de Garcia Moreno une profession de foi de romantisme exotique. Une des propositions qu'il s'était engagé à soutenir, nous donne en deux mots le programme littéraire auquel il sera constamment fidèle : « Le caractère de l'époque actuelle, » dit-il, « exige que toute production poétique élevée unisse la sévérité et la grandeur de la forme à la grandeur et à la sévérité du fond. » Grandeur et sévérité ! voilà tout le style de Garcia Moreno ; voilà tout l'homme.

Malgré cette élévation austère, qui est le trait saillant de ses productions littéraires, la note mélancolique et tendre n'y fait pas défaut : Garcia Moreno sut aimer et pleurer. Il pleura l'épouse aimable et bonne de son ami Salinas de Gutierrez : « Ainsi donc », s'écrie-t-il, « chaque jour nous ravit quelques-unes de nos illusions enchanteresses et nous laisse en échange quelque chagrin nouveau ; et lorsqu'enfin se dissipent les dernières vapeurs d'un songe que l'on prenait pour l'aurore de la félicité, le monde est devenu pour vous un désert et le cœur un tombeau (1) ! » Il pleura plus amèrement encore la mort du poète D. Joachim Olmedo ; mais ici la gloire de la patrie inspire ses regrets et provoque ses larmes plus encore que le sentiment douloureux d'une amitié brisée : « O patrie ! qui chantera désormais les molles brises de tes plages, la majesté de tes montagnes ! Qui célébrera tes palmes et tes victoires ? Qui peindra les feux de ton soleil, les splendeurs de ton ciel ? O patrie infortunée, qui dois le même jour conduire le deuil de tes enfants et la pompe triomphale de tes assassins ! » Sur la tombe d'un autre ami, D. Augustin Yerovi, Moreno s'inspire de ce vers de Lamartine :

Sur l'aîle de la mort ton âme au ciel s'envole !

et ses adieux ne sont en effet qu'une apothéose (2).

Garcia Moreno aimait Lamartine, ou tout au moins ses poésies. Il les relisait dans sa chambre solitaire de Paris ; il les traduisait durant son exil de Payta. Il y trouvait une fraîcheur et une richesse

(1) *Escritos y Discursos*, I, p. 263.

(2) *Ibid.*, I, p. 259.

d'imagination qui lui rappelaient, quoique affaiblies, les magnificences des sites bien autrement colorés de son cher pays. Il y sentait un souffle religieux qu'il aurait voulu plus chrétien, mais qu'il n'aurait guère trouvé ailleurs. Il citait avec à propos Lamartine après Virgile. Pour lui cependant, la poésie n'était qu'une aile de plus donnée à la pensée afin qu'elle puisse s'élever plus haut, une arme nouvelle fournie à la polémique pour qu'elle ose frapper plus fort. Aussi les auteurs que Garcia Moreno étudie avant et après tous les autres sont Martial et Cervantès. Mais c'est la poésie des livres saints qui ravit son âme tout entière. Il la savoure aux pieds du tabernacle silencieux de l'Eglise des Jésuites à Quito. Il en jouit avec délices lorsque aux jours de fête, les voûtes de la cathédrale redisent les accents inspirés des prophètes et des saints. Durant tout l'office, il mêle sa voix vibrante d'émotion et d'enthousiasme aux voix des enfants de chœur et des lévites : Charlemagne chantait au lutrin.

Moreno aimait la poésie. Il avait beau l'appeler parfois « le travail des oisifs », ou encore « le cauchemar des génies malades », il aimait les beaux vers : il essaya d'en faire et, plusieurs fois il y réussit. Pour lui la poésie ne fut ni une coquetterie, ni un travail, ce fut une distraction. Homme de mœurs austères, il ne se permit jamais de représenter, même sous le manteau de la mythologie, la moindre image licencieuse. Les dix-sept petits poèmes que publient de lui ses éditeurs sont tous des satires, des élégies, ou des traductions de psaumes. La meilleure de toutes ces pièces est bien, sans contredit l'*Ode à Fabius* : le P. Berthe la reproduit tout entière et avec toute la fidélité dont est susceptible une traduction de ce genre (1). L'Espagnol, avec sa richesse parfois surabondante, sa facilité à composer des augmentatifs et des diminutifs, sa liberté pour l'inversion, l'antithèse et les alliances de mots les plus inattendues, offre au poète des ressources peut-être sans égales. Garcia Moreno les connut et, les mettant au service d'une âme dans laquelle il prétendait « découvrir chaque jour de nouveaux réservoirs et de nouveaux trésors de colères », il écrivit une satire d'une violence dont rien n'approche. Le sujet y prêtait, il s'agissait d'Urbina ! Le trait final : « ils pourront t'immoler, mais non pas t'avilir », rappelle involontairement à la mémoire ces vers de Casimir Delavigne, dans son ode sur *la Popularité* :

(1) Garcia Moreno, par le R. P. Berthe, p. 191.

Souviens-toi qu'il vaut mieux tomber en citoyen
Sous le mépris de tous, que mériter le tien.

L'auteur des *Messéniennes* n'était pas fait pour déplaire à l'auteur de l'*Ode à Fabius*.

Les traductions des psaumes sont d'une exactitude aussi rigoureuse que possible. Garcia Moreno les faisait tout d'abord pour lui-même, et souvent pour lui seul. Il voulait s'approprier les sentiments du saint Roi, et donner aux siens l'épanchement dont leur ardeur avait besoin. Aussi, souvent détruisait-il de ses propres mains ce qu'il venait de composer. Les traductions qui nous restent ne nous ont été conservées que parce qu'il les avait adressées à ses nièces, dont il voulait aider et éclairer la piété.

Encore une fois nous ne nous exagérons pas le mérite littéraire et poétique du Président de l'Equateur : il a d'autres titres à notre admiration. Nous voulons cependant rapporter ici le jugement de l'éditeur consciencieux de ses *Œuvres*. Quelque considérable que l'on fasse chez celui-ci la part de l'amitié, il faut croire que le savant académicien ne s'est point exposé à une trop grande invraisemblance quand il a écrit : « Si Garcia Moreno se fût consacré avec ardeur et suite au « gai savoir », certainement il serait devenu un grand poète, le rival et peut-être le vainqueur d'Olmédo, dont pourtant l'Equateur est si justement fier. »

II

Pendant qu'un critique semblait regretter que Moreno ne se soit pas consacré à la poésie, un autre juge, ennemi politique du libérateur martyr, voulant cependant l'apprécier avec quelque apparence d'impartialité, écrivait : « Si Garcia Moreno manquait des qualités de tolérance et d'habileté qui font le grand homme d'État, il était éminemment doué des talents exceptionnels qui font le grand savant. » On sait déjà ce qu'il faut penser de la première de ces deux assertions ; quant à la seconde, elle est confirmée par tout ce qui nous reste des écrits scientifiques de G. Moreno.

Le 1^{er} septembre 1837, il se faisait inscrire comme étudiant au grand collège San-Fernando. Il y suivit successivement les cours de philosophie, de sciences et de droit. Les études philosophiques et juridiques n'étaient malheureusement pas à San-Fernando à la hauteur qu'elles devraient atteindre partout où l'on s'intéresse à leurs succès. D'ailleurs, ayons-le, la nature de son intelligence droite,

rigoureuse portait Moreno bien davantage du côté des études scientifiques, et les circonstances favorisèrent la nature.

En 1839, arrivait à Quito un ingénieur français du nom de Sébastien Wyse. Garcia se liait bientôt avec lui, apprenait de lui les hautes mathématiques, et cinq ans après, entreprenait en sa compagnie l'exploration du volcan *le Pichincha*. Cette périlleuse expédition avait jadis été tentée par des Français envoyés en mission scientifique : c'étaient La Condamine et Bouguer accompagnés d'Ulloa. M. de Humboldt, en 1802, avait essayé vainement de descendre dans le gouffre enflammé. M. Boussingault et le colonel Hall s'y hasardèrent en 1832. Mais jusqu'à Garcia Moreno le courage, la science ou la présence d'esprit avait manqué pour poursuivre jusqu'au bout cette audacieuse tentative, et surtout pour en retirer tous les renseignements qu'on en devait attendre. La relation à laquelle collabora Moreno semble ne rien laisser à désirer. Communiquée à notre Académie des sciences dès l'année suivante, elle fut traduite dans toutes les langues de l'Europe et de l'Amérique.

Douze ans plus tard, notre intrépide explorateur recommençait les mêmes épreuves, et cette fois c'est lui qui, dans une lettre adressée à M. Jamson, consul plénipotentiaire de Quito auprès de S. M. la reine d'Angleterre, fait en détail la relation de son voyage souterrain. Entre ces deux ascensions du *Pichincha*, en 1849, il avait accompli celle du Sangay, qu'il décrit dans une lettre familière à son parent D. Robert de Acasubi.

La renommée de ces travaux avait fait connaître Garcia Moreno dans le monde savant. A son arrivée en France, il fut accueilli par Boussingault plus encore comme un ami que comme un disciple. En 1856, MM. d'Orbigny et Hugar le présentèrent à la Société géologique de France, qui « s'estima flattée de le recevoir » (1). Par un juste retour, l'accueil qu'il avait reçu en France désigna Moreno, à sa rentrée à Quito, pour devenir le premier doyen de la faculté des sciences et, plus tard, le fondateur de l'École polytechnique de l'Équateur.

C'est surtout comme chimiste que le réformateur de l'enseignement scientifique dans l'Amérique du Sud tout entière, se fit une brillante réputation d'intuition et de savoir. Mais il est difficile de l'apprécier sur les témoignages d'ailleurs très enthousiastes de ses collègues et

(1) *Escritos y Discursos*, I, p. 389.

de ses élèves. Notre meilleure source d'informations, c'est encore lui-même. Notre plus sûre garantie d'impartialité est bien, après la conscience que cette nature parfaitement droite apportait à chacune de ses paroles comme à chacune de ses actions, dans la précision que l'étude des sciences exactes avait donnée à ses idées et à son langage. Aussi détestait-il l'exagération, l'enflure, les personnifications fantaisistes. « Ils me font pitié, » écrivait-il, « ou plutôt ils me procurent une belle occasion de rire ces littérateurs qui, pour dépeindre le plus mince coin de leur patrie, épuisent le dictionnaire des termes les plus pompeux, les plus emphatiques, exagérant l'exagération même. » Or voilà l'homme qui, au terme de sa carrière se disait : « Oui, c'est aux sciences, surtout aux sciences physiques et aux mathématiques appliquées, que j'ai dû d'entendre à mes oreilles le premier coup de clairon de la gloire... rien de ce que j'ai su ne m'a été inutile, et rien de ce qui m'était utile ne m'a été étranger. »

Et certes les occasions de mettre à profit ses diverses connaissances techniques ne lui manquèrent pas. Veut-il construire à travers la Cordillère des Andes la route qui mettra Quito en relation avec Guayaquil, il devra en être l'ingénieur en chef. Veut-il établir, dans une fabrique de coton, une fonderie de canons de campagne, il devra se faire à la fois directeur et ouvrier. Nous n'irons pas cependant jusqu'à prétendre avec le P. Berthe qu'« il parvint à donner à ces armes la justesse et la sûreté de nos meilleurs produits d'Europe »; il nous paraît quelque peu romanesque, ou si l'on aime mieux, exagéré que l'on fasse à Quito des canons incomparables avec des « fusils hors de service » (1).

D'ailleurs les écrits de Garcia Moreno suffiraient seuls à nous montrer ses grandes connaissances scientifiques. Les réflexions, les calculs fondés sur les données des diverses sciences abondent dans ses discours à la tribune du Sénat. Souvent dans sa polémique il relève des erreurs techniques échappées à ses adversaires. Enfin chacune de ses pages porte le reflet de toutes les qualités que l'étude des sciences donne à la pensée et au style : clarté, précision, ordre, méthode, côté profondément élevé des théories, côté éminemment pratique des conclusions. Il est bon qu'on le sache, Garcia Moreno fut un vrai savant.

(1) *Garcia Moreno*, par le R. P. Berthe, p. 273.

III

Il aspirait cependant à une tout autre renommée. La vie politique, avec ses luttes, ses hasards, ses péripéties passionnantes, n'était point faite pour lui déplaire. On se tromperait néanmoins si on le soupçonnait d'avoir cédé à un mouvement d'ambition, lorsqu'il s'engagea dans cette carrière aussi glorieuse que pénible. Sa vocation politique naquit un peu comme sa vocation d'écrivain et de poète, de l'indignation. « Il vit les méchants faisant le mal, et il en fut, lui aussi, indigné. » Il avait une parole libre et fière, mais il n'avait point encore de tribune. Il prit alors sa plume, la chargea de toute l'électricité de sa colère, et foudroya les ennemis de l'ordre et de la justice. Il avait si résolument renversé l'édifice d'intrigues et d'oppression qui dominait alors son pays, qu'on le crut seul capable de reconstruire sur ces ruines et de ces débris l'impugnabile citadelle du droit et de la liberté. Il se laissa faire, parce qu'il sentit sous cette impulsion le doigt de Dieu : telle est l'histoire de la vocation politique du Président de l'Equateur.

Mais reculons jusqu'en 1845 : Garcia Moreno était âgé de vingt-quatre ans. Il avait déjà pris une large part à la révolution qui avait renversé le général Florès trop inféodé aux Espagnols. Comme tous les gens de bien, il se promettait qu'une ère de prospérité allait récompenser tous les efforts et faire oublier tous les sacrifices de la lutte. Rocafuerte trompa de si légitimes espérances. C'est alors que notre jeune athlète « arma son bras du fouet de la satire ».

Le Fouet, c'est le titre même du journal dont Garcia Moreno fut le principal rédacteur, véritable feuille de contrebande, imprimée sur un papier grossier et en méchants caractères, publiée dans l'ombre, distribuée à la dérobée, dont cinq numéros seulement purent paraître du 18 mars au 9 juillet, mais dont chaque article, plein de ce « fiel concentré » qui est toujours d'une mortelle amertume, produisait à Quito et à Guayaquil une vraie révolution.

Quelques mois plus tard, contre Florès lui-même, dont les projets ambitieux menaçaient l'indépendance de la république, Garcia Moreno entreprit la publication du *Vengeur*, plus acerbé encore, plus vigoureux que *le Fouet*, surtout plus personnel dans ses attaques, plus fort dans ses invectives, « parce qu'il remuait à chaque page tout ce fonds d'amour et d'orgueil national qui est la vie, l'âme même d'un peuple encore jeune et déjà fort. »

Le Diable succéda au *Vengeur* et hérita de son esprit, de sa causticité, de sa violence. En 1853, l'infâme Urbina s'étant emparé du pouvoir, ce nouvel organe de l'indignation publique fut créé par G. Moreno et ses amis. Dès l'apparition du premier numéro les trois principaux rédacteurs avaient été menacés de l'exil. Ils ne reculèrent pas devant l'accomplissement des plans dont ils s'étaient fait un devoir : le jour même ils étaient conduits sous bonne escorte à la frontière de la Nouvelle-Grenade.

Moreno avait été frappé le premier ; c'est preuve qu'il avait eu la principale part dans la rédaction des feuilles anonymes qui lui valaient un pénible bannissement. Il revient à Quito encore le premier, et plus terrible que jamais. Plus que jamais aussi on le persécute. Il doit bientôt s'embarquer sur une frégate française et se retirer à Payta.

On avait pu le forcer à s'expatrier, on ne put le réduire à se taire. De son laborieux exil il écrit une brochure : *La Vérité à mes calomniateurs*, qui « éclate comme une bombe dans la capitale » : c'est l'expression d'Espinel qu'elle visait, et qu'elle atteignit au point de ne lui laisser qu'une ressource, celle de faire le mort.

Cependant, à ces luttes d'un intérêt général s'en était mêlée une autre plus particulière, mais qui, touchant de plus près à la religion, était par là même plus chère au cœur de Garcia Moreno. Le 30 octobre 1850, les Jésuites étaient expulsés de la Nouvelle-Grenade. Quelques jours après, ils étaient introduits à Guayaquil et à Quito par Moreno alors en crédit. La Nouvelle-Grenade, qui n'aurait dû voir en cela qu'une leçon, y trouva une insulte. La franc-maçonnerie travailla, manœuvra dans les deux républiques et là, plus qu'ailleurs encore, elle procéda par calomnie, diffamation, injures grossières. Deux jeunes publicistes de l'Equateur répondirent à ses attaques ; l'un était l'infortuné docteur Yerovi, l'autre Gabriel Garcia Moreno. *La Défense des Jésuites*, due entièrement à la plume de celui-ci, est une œuvre de haute polémique et d'histoire : elle resta inutile, du moins pour le moment. Le 21 novembre 1852, les Jésuites étaient expulsés en vertu d'un décret d'Urbina. Garcia Moreno, qui, tout d'abord, connaissait assez peu la Compagnie de Jésus, se prit, en l'étudiant pour la défendre, à l'aimer comme il savait aimer. Aussi au départ de ses nouveaux amis resta-t-il plusieurs jours souffrant sans vouloir voir personne, et ne trouva-t-il quelque soulagement à sa douleur qu'en écrivant deux des pages

les plus chaudes, les plus émues que son cœur lui ait dictées : *Adieux aux Jésuites*. Le P. Berthe, qui a si longuement et si fidèlement analysé la première de ces deux pièces, ne dit rien de la seconde : en voici un extrait :

« On vous a donc arrachés au sol de notre patrie que vous civilisiez par vos enseignements, que vous fécondiez par vos vertus, que vous régénériez par vos exemples, illustres et malheureux défenseurs de la vérité catholique ! Vous êtes partis, expulsés par la force brutale, pourchassés par l'iniquité sans pudeur ! Vous êtes partis dans la nuit profonde, escortés, comme le Sauveur, par des sbires armés qui insultaient à votre infortune, sans aides, sans pain, presque sans habits. Vous êtes partis ignorant le terme de votre course errante, le lieu de votre exil. Vous avez abandonné un peuple qui vous aime parce que vous souteniez sa faiblesse, vous consoliez ses souffrances, vous adoucissiez son agonie, vous adoptiez ses orphelins ; un peuple qui vous comblait d'éloges et de bénédictions lorsqu'il vous voyait instruire ses enfants, visiter ses prisonniers, accompagner à l'échafaud ses condamnés convertis ; un peuple qui, en quelques heures, a couvert de milliers de signatures la pétition adressée au gouvernement en votre faveur. Oh ! ce peuple il vous aime, et il pleure votre exil comme l'on pleure l'absence d'un ami, d'un frère, comme l'on pleure la perte d'un père de famille : ah ! vous étiez bien des *pères* pour nous !... Partez ! vous n'êtes pas les plus malheureux ! Après quelques semaines de privations et de fatigues vous trouverez des plages hospitalières où l'on vous dédommagera par la liberté, de nos persécutions ; par le respect, de nos insultes ; par la protection, de nos injustices. Partez ! les malheureux sont ceux qui restent sur une terre souillée, maudite, où ils compteront désormais les jours de leur vie par le nombre de leurs disgrâces, où chaque matin leur beau soleil ne se lèvera que pour éclairer de nouvelles horreurs et de plus monstrueux attentats (1). »

Y a-t-il souvent dans les longues colonnes de nos pâles journaux des pages comme celles qu'on vient de lire ?

Certes en voilà plus qu'il n'en faut sans doute pour qu'il soit permis à Garcia Moreno de prendre rang parmi les « polémistes catholiques ». Le docteur Irisarri, qui semble l'apprécier particulièrement à ce titre, loue dans son style « l'éclat des images, l'éner-

(1) *Escritos y Discursos*, I, p. 101.

gie des expressions, l'abondance et la justesse des vues originales. » Le P. Berthe fait aux différents écrits polémiques de son héros de larges et heureux emprunts. Assurément la *scène des élections* est du plus haut comique : elle vaut celle du turbot de Juvénal ; il n'y a qu'un malheur, c'est qu'il est fort douteux que l'article dont le Révérend Père a donné une très élégante traduction soit sorti des cartons de Garcia Moreno ; ses éditeurs n'osent point l'affirmer (1).

Qu'importe après tout ? Est-ce la seule page étincelante de verve, remplie de ces mots terribles dont le choc produit des éclairs éblouissants et de mortels coups de foudre ? Ne rencontre-t-on pas à chaque instant de ces ruisseaux de lave incandescente qui, pour parler comme l'on écrit à l'Équateur, soulagent le volcan lorsqu'ils ne le vengent pas ? Oui, sans doute, à des adversaires de bonne foi, ignorants et prévenus le polémiste doit le respect, le calme, la discussion paisible des autorités et des arguments. Mais contre le fanfaron de l'apostasie, à l'enfant perdu de l'orgueil et de la débâche, à l'imposteur hypocrite, fût-il « un calomniateur de génie », il faut les ongles, il faut *le fouet*.

Garcia Moreno se sert aussi quelquefois de la massue. Il ne craint rien, tant qu'il est craint lui-même : *Oderint dum metuant*, c'est sa devise. Il semble, à le lire, qu'il n'ait jamais dû retoucher une seule de ses phrases, ni chercher un seul de ses traits. Aussi ne prend-t-il pas toujours le temps de mesurer ses coups, de finir ses portraits, ou plutôt ses caricatures, de peser ses expressions intraduisibles. Il frappe : la contusion est large et profonde, le bruit sourd et longtemps répercuté, la chute lourde et, d'ordinaire, irrémédiable.

Certes nous savions quelles cuisantes blessures peut faire le fouet français, quand c'est une main comme celle de Louis Veillot qui tient le manche ! Mais il faut convenir que l'Espagnole avec sa désinvolture militaire et gaillarde qui, comme le latin, « dans les mots brave l'honnêteté », est une langue merveilleusement apte à servir d'organe à la satire. Garcia Moreno possédait à ravir son espagnol, l'espagnol de Moratin et du P. de Isla. Louis Veillot connaît mieux le français de Pascal et de Voltaire ; il manie plus souvent le stylet que le fouet ou la massue ; il frappe moins qu'il ne transperce ; ils abattent l'un et l'autre et ce n'est pas nous qui regretterons de voir

(1) *Escritos y Discursos*, I, p. 367.

aux mains des défenseurs de la vérité catholique le glaive redouté de la satire dont on s'est tant de fois armé contre elle.

IV

Mais voici un phénomène de l'ordre moral curieux autant qu'utile à étudier : dès que l'ardent polémiste dont nous venons de raconter les luttes est arrivé au pouvoir, il se transforme, il devient un autre homme. De son audace il garde bien la décision et l'énergie, mais il retranche ce que l'invective a chez lui de provocateur et d'amer. Il sait oublier ses rancunes de journaliste et s'élève à une hauteur de vues, à une largeur de sentiments que l'on aurait cru réservée à ceux qui naissent sur les degrés du trône, ou qui grandissent à l'ombre de l'autel. Son style subit les mêmes métamorphoses que son cœur : c'est le style administratif, moins le déguisement et la banalité.

Or on comprend sans peine de quelle importance est l'étude des écrits administratifs d'un homme qui consacra trente années de sa vie à l'expédition de toutes sorte d'affaire. Garcia Moreno a, en effet, parcouru à lui seul tous les degrés de plusieurs carrières très diverses. Conseiller municipal de Guayaquil, maire de Quito, gouverneur de plusieurs provinces, recteur de l'Université centrale, député ou sénateur, ministre des Finances, ministre des Affaires Étrangères, ambassadeur, directeur suprême de la guerre, général d'armée en campagne, amiral même à une heure de péril immense qu'il changea en glorieux triomphe, deux fois dictateur, enfin deux fois président constitutionnel d'un État où les révolutions politiques sont aussi fréquentes et bien plus terribles que celles de la nature, toujours son génie s'éleva à la hauteur des circonstances, partout il parut supérieur encore à sa mission.

Nous ne pouvons faire ici le dépouillement des *écrits officiels* de ce vaillant administrateur. C'est pourtant dans ces dépêches rédigées à la lueur des flammes du Chimborazo ou du Cotopaxi, dans ces rapports tracés à la hâte sur les ruines entassées par l'épouvantable tremblement de terre d'Ibarra, dans ces manifestes élaborés, la veille d'une élection orageuse, au sourd grincement des poignards qui s'aiguisent dans l'ombre, dans ces ordres du jour, brûlants d'enthou-

siasme, palpitants d'héroïsme et dictés au milieu du tumulte d'une caserne en insurrection, oui, c'est dans ces pages concises, énergiques, éloquentes à force d'être sincères, que nous sentons battre le cœur de Garcia Moreno.

Rarement il eut recours à un secrétaire pour rédiger ses actes officiels ; quand il le fit, son secrétaire signa pour lui ou avec lui. Aussi, on reconnaît son style à ne s'y point tromper : c'est l'espagnol le plus pur, habillant avec ampleur et richesse une pensée et un tour de phrase qui rappellent la langue diplomatique, le français. Sans descendre à des détails inutiles qui ne conviennent qu'aux subalternes, et qui empêchent de voir la marche générale des affaires, sans se tenir dans ces vagues généralités qui permettent de tout dire et de tout cacher, précis sans raideur, complet sans prolixité, aussi éloigné de la fade et vaine phraséologie des écoles que du laisser aller de la correspondance familière, Garcia Moreno évite surtout de paraître écrire pour la publicité. Si quelques-unes de ses notes ont paru à l'*Officiel* de Quito, ce n'est qu'à titre de documents. Bien que dans toutes les affaires auxquelles il a pris part, il ait joué le premier et parfois l'unique rôle, il se cache derrière ses plus humbles coopérateurs, surtout derrière la Providence. Mais si, lorsqu'il se laisse voir, on l'admire, quand il disparaît on devine sa grande âme à des sons qu'elle seule pouvait rendre.

Quelle sérénité d'esprit dans ce rapport sur la répression inexorable d'une révolte sauvage éclatée à Riobamba ! Quelle ardeur et quel enthousiasme dans les pages où sont racontés les succès inespérés de cette campagne de 1860 « qu'éclairait de ses plus brillants rayons le soleil embrasé des tropiques ! » Enfin quelle énergie et quelle force de caractère dans l'exposition détaillée des mesures prises pour réorganiser la province ruinée d'Imbabura ! Mais ici se rencontrent dans cet homme que l'on voudrait nous peindre comme cruel, sanguinaire, violent, des attendrissements qui étonneraient si l'on oubliait que

Les cœurs de héros sont les vrais cœurs de pères.

« Je ne puis, » écrivait-il, « faire la relation exacte de toutes les souffrances dont j'ai été le témoin ; je dois soulager ces maux plutôt que les raconter ; j'y emploie mon temps et mon argent, j'y mettrai ma vie. Je recommande à la charité du gouvernement une veuve, mère de dix enfants en bas âge que j'envoie à la capitale. Je trans-

mets à nos bienfaiteurs les bénédictions de ceux dont ils prolongent l'existence, ou dont ils adoucissent la cruelle agonie. Le désespoir nous est inconnu : nous savons qu'il nous reste un Père au ciel et des frères dans notre patrie. »

Les éditeurs des *Ecrits et Discours* de Garcia Moreno nous font espérer qu'ils pourront un jour nous donner sa *Correspondance*. Nous prenons acte de leur promesse. La mémoire du héros de l'Équateur n'a rien à perdre, elle ne peut que gagner à cette publication loyale ; ses parents et ses amis n'ont à craindre que pour leur modestie. Les Équatoriens apprendront là combien ils étaient aimés de celui « qui n'avait voulu devenir leur maître que pour être leur père ». Les Espagnols y verront combien ardents étaient les vœux que ce président de république formait, en 1874, pour le rétablissement de leur monarchie traditionnelle.

A ce propos, on nous permettra de citer la lettre que, le 3 avril 1875, G. Moreno écrivait au R. P. Delgado, ancien visiteur des Jésuites de l'Amérique du Sud : « Votre lettre, mon Révérend Père, m'a procuré une journée de joie véritable. Grâce à Dieu, nous n'avons donc plus à craindre l'échec de la noble entreprise de don Carlos ! Pourtant je n'arrive pas à m'expliquer comment il se peut faire que, sachant vaincre, il ne sache pas profiter de la victoire. C'est ce qui lui est arrivé encore, le 3 février, à Lucar et à Lorca. De cette manière la guerre dégénère en un carnage inutile ; survient sans tarder la fatigue, que suit de près le découragement : c'est, avec la perte de la confiance, le commencement d'un désarroi général, qui fait naître la pensée de la trahison dans des cœurs qui, mieux guidés, eussent été fidèles. Don Carlos court de bien grands périls à ce système de victoires stériles. Peut-être lui manque-t-il un général comme Zumalacaruégry, capable de concevoir et de mener à terme un vigoureux plan de campagne, car pour ses soldats, ils sont héroïques, et quant aux chefs secondaires, ils connaissent parfaitement la tactique des combats en pays de montagnes. Par la foi et le sang que je reçus de mes ancêtres, don Carlos a toutes mes sympathies. Je suppose que mon cousin de Valladolid, quoique ses opinions soient, elles aussi, cousines germaines de celles de don Alphonse, reconnaîtra bien que celui-ci n'est que l'instrument de la franc-maçonnerie. Notre petite et pauvre République continue à marcher en avant dans la voie du vrai progrès, du progrès catholique, grâce à l'incessante protection de Notre-

Seigneur, qui nous accorde une paix complète, même pendant cette période d'élections (1). »

L'homme d'État qui jugeait d'un coup d'œil si perspicace les affaires de l'Espagne, n'apportait à l'appréciation des dangers et des ressources de la France ni moins de sûreté ni moins d'intérêt. Grâce à l'exil, il devint notre hôte et notre disciple. Il visita en passant l'Angleterre; il ne fit rien pour se rapprocher de l'Espagne où son origine, sa langue, sa famille l'appelaient; c'est en France qu'il vint se fixer. Il nous devait une large part de son immense savoir, mais il ne manquait pas une occasion d'en témoigner sa reconnaissance : c'était la France qu'il citait toujours au Sénat, comme modèle des réformes à introduire, des progrès à poursuivre dans la république de l'Equateur (2). Il nous devait surtout son retour aux pratiques de la religion, et il le reconnaissait avec bonheur dans ses lettres. Devenu l'arbitre des destinées de son pays, il aimait à s'entourer de missionnaires et de religieuses d'origine française, et quand on lui en faisait un reproche, il déclarait que « ses idées de progrès, de prosélytisme, de lutte morale n'étaient bien comprises que par des Français (3) ». Enfin, lorsqu'on lui manifestait les craintes qu'inspirent sans cesse au monde la légèreté de notre caractère ou l'impiété de nos gouvernements, il répétait avec la confiance d'un voyant : « Un *catholique* les sauvera (4)! »

Le *catholicisme*! voilà partout et pour tout le dernier mot de Garcia Moreno. Les chrétiens de tous les pays et de tous les âges pourront s'en convaincre lorsqu'ils liront dans la correspondance de ce « vrai père de son peuple » des pages inédites telles que celle-ci : elle est adressée à M. Florès, fils du fameux général Florès, d'abord rival de Garcia Moreno, puis son coopérateur et son ami; il a été récemment élu Président de la République, mais il était simple ministre plénipotentiaire de Quito à Paris lorsque Moreno lui écrivait :

« L'ordre et la paix se consolident chaque jour et l'aspect du pays est changé... Dieu me donne chaque jour aussi plus d'élan et de fermeté pour vaincre tous les obstacles. » — « La République

(1) Lettre du 3 avril 1875, au R. P. A. Delgado à Poyanne (France).

(2) *Escritos y Discursos*, II, p. 40 et 68.

(3) *Notes d'un Frère des Écoles chrétiennes*.

(4) *Revue des Institutions et du droit : Garcia Moreno*, par A. Charaux, mars-avril 1888, p. 377.

marche de progrès en progrès : il ne nous manque plus que certaines réformes dans le clergé pour couronner la régénération ; mais ces réformes s'opéreront sûrement : l'Église n'est jamais en arrière dans cette voie : c'est avec elle et par elle que je veux avancer (1). » Certes, voilà bien deux grandes et belles paroles ; puissent les ministres de l'Église ne jamais faire mentir la première, puissent ses enfants n'oublier jamais la seconde.

V

Garcia Moreno, il est grand temps de le dire, fut orateur.

C'est un fait digne de remarque : les hommes que Dieu suscite pour régénérer un peuple se distinguent presque toujours par leur éloquence ; non pas une éloquence verbeuse, ampoulée, qui noie une vérité banale dans un océan de mots sonores et creux, mais une éloquence nerveuse comme leur physionomie, ferme comme leur conduite, élevée comme leur pensée, pleine comme leur âme, sobre comme leur imagination, résolue comme leur bras. Telle fut l'éloquence de Garcia Moreno.

Sa parole n'était que l'interprète fidèle de sa pensée. D'une netteté étincelante, elle frappait comme l'éclair : elle avait la soudaineté de la foudre sans en avoir les caprices. « Aussi, » nous dit un de ceux qui siégèrent à ses côtés depuis les premiers jours de sa vie politique, « ne le comprenait-on pas toujours du premier coup. Il avait parlé, on était ébloui de trop de lumières, on le suivait de confiance, mais ce n'était que plus tard que l'on parvenait à se rendre compte de la justesse et de la profondeur de ses vues. »

L'œil vif, la figure austère, le front intelligent, la taille ferme et l'attitude énergique, même quand il improvisait, — et c'était l'ordinaire pour lui, — il lançait chacune de ses paroles avec une telle force, une telle sûreté, qu'elle restait dans la plaie et ne se retournait jamais contre lui : il rendait la réplique impossible. Non, personne peut-être ne posséda au même degré que Garcia Moreno l'art de « clouer » un adversaire éloquent. Ce n'est pas qu'il abusât des allusions personnelles ; il les évitait, au contraire. Mais il trouvait à point nommé de ces maximes générales, de ces aphorismes de sens commun contre lesquels personne ne peut

(1) Lettres du 21 août 1861 et du 10 août 1862.

s'inscrire parce que personne ne tient de gaieté de cœur à passer pour insensé. Dans une assemblée qui se dit et se croit catholique, dans une réunion où se trouvent des prêtres et des évêques, au Congrès de 1857, Garcia Moreno veut dire qu'un franc-maçon est un excommunié, on proteste : « Eh quoi ! » s'écrie-t-il, « me faudra-t-il encore faire le catéchisme au très illustre congrès ? » Un sénateur invoque en faveur de la loi du patronat ecclésiastique les conventions publiques, l'opportunité : « Opportunité ! » s'écrie Garcia Moreno, « opportunité ne veut rien dire, si ce mot n'est point synonyme d'équité. » — « Vous pouvez m'insulter, disait-il à un de ses adversaires, mais ne croyez pas me déshonorer : il est des hommes qui ne déshonorent que ceux qu'ils louent. »

D'ailleurs, trop confiant dans la bonté de sa cause et la puissance de son talent, il eût cru s'amoindrir en empruntant à la rhétorique des orateurs de clubs ou de cours d'assises ces procédés, ces artifices qui ne surprennent plus que les simples. Comme Antoine, il n'eût point porté à la tribune aux harangues la tunique ensanglantée de son client. Jamais surtout, comme Mirabeau, il n'eût montré du doigt, entr'ouverte de nouveau, la fenêtre d'où était parti, disait-on, le premier coup de feu de la Saint-Barthélemy. Il lui suffisait, comme à Berryer, d'étendre sa main blanche et fine, nerveuse et ferme, dans l'attitude d'un homme de conviction qui prend le ciel et la terre à témoin de sa franchise, pour persuader tous ceux qui l'entendaient que « le bien du public était le seul mobile de ses démarches, le seul objet de ses préoccupations, le seul rêve de ses patriotiques espérances ».

Il parlait devant un auditoire très restreint, pour la plus petite des nations civilisées ; mais parce que son esprit savait s'élever au-dessus des mesquines préoccupations du moment, jusqu'à la contemplation de la vérité éternelle et universelle, il semblait, à son insu, s'adresser au genre humain. En quelques mots, il avait écrit l'histoire de nos révolutions parlementaires : « On y sème les suffrages pour moissonner des places, on y prodigue les places pour récolter des suffrages. » En quelques lignes il avait indiqué le remède à nos erreurs et à nos maux : « Les bons auraient triomphé s'ils avaient voulu combattre, car le courage est tout puissant quand il demande à l'honneur ses inspirations, au patriotisme ses armes, à la justice ses limites. »

Dès 1858, un des vétérans des luttes parlementaires de la tribune

de Quito était forcé de reconnaître la supériorité oratoire et philosophique de Garcia Moreno. Dans une discussion d'autant plus animée qu'elle touchait à une question religieuse, le vieux Pedro Moncayo céda son tour à son jeune adversaire : « Il vaut davantage ; qu'il passe avant, » dit-il. Moreno cependant eut longtemps des rivaux, Mgr Ordoñez, évêque de Riobamba ; les chanoines Cuesta et Pastor ; les publicistes Herrera, Carvajal et Lasso ; les docteurs Martinez et Sarradé ; les généraux Florès et Salazar étaient, chacun dans sa partie, des hommes d'un mérite éminent et à la tribune d'assez redoutables adversaires. Ce fut la gloire de Moreno de leur tenir tête à tous quand il les eut pour contradicteurs ; ce fut leur gloire à eux de comprendre et d'accepter la supériorité du génie que Dieu leur envoyait pour diriger leurs efforts.

L'un d'entre eux cependant mérite d'être mis, pour son talent oratoire, en parallèle avec Garcia Moreno : c'est Rocafuerte. Sa parole plus incisive allait au cœur plus qu'à l'esprit : il blessait ; Garcia Moreno étonnait, instruisait, subjuguait. Rocafuerte parlait en vengeur de la vérité outragée ; G. Moreno en juge suprême des coupables qui avaient attenté à ses droits. On ne relisait point les harangues du premier ; celles du second étaient étudiées, commentées dans l'Amérique entière. Le rapporteur analysait en quelques lignes les longs discours de Rocafuerte ; il fallait de longues pages pour résumer de simples interpellations de Garcia Moreno.

On le sait d'ailleurs : c'est le propre de l'art oratoire de mettre en jeu toutes les facultés, toutes les ressources de l'orateur. Nous avons retrouvé dans Moreno apparaissant à la tribune de l'Equateur le publiciste satirique à l'emporte-pièce. Il nous serait aussi facile d'y voir le littérateur et le poète qui se sert des richesses du style, comme une honnête femme se pare de ses bijoux pour faire servir la beauté à la vérité. Mais, dans les simples analyses des discours de notre orateur, nous reconnaîtrions plus aisément encore le mathématicien, l'homme de la précision et de l'ordre. Personne peut-être mieux que lui n'a fait entendre à une tribune parlementaire ce que l'on a appelé « l'éloquence des chiffres ». Qu'il s'agisse de l'érection des universités, de la protection des mulâtres de Esmeraldas, de l'approvisionnement d'eau potable pour Guyaquil, député, sénateur ou chef du pouvoir exécutif, Garcia Moreno ne discute que chiffres en main. Pourtant quelle force, quelle netteté, quel à-propos cette précision, en quelque sorte mathématique, ne donne-t-elle pas à ses

discours? Un seul homme en France a connu à ce point l'art de faire parler les chiffres; hélas! plus d'une fois ce fut pour les faire mentir. De même, en effet, que M. Renan avait découvert « l'art de *solliciter* les textes », M. Thiers trouva celui d'« *interpréter* les statistiques ». Garcia Moreno, — est-il besoin de le dire, — ne connut jamais ni ces euphémismes parlementaires, ni ces escamotages de jongleur en habit noir.

Thiers et Moreno! Ils furent l'un et l'autre en même temps, et à des heures bien solennelles, les chefs de deux peuples vaillants et malheureux. Moreno comprit que la religion seule pouvait fournir un remède aux maux dont était frappée sa patrie. A la même époque, et dans les mêmes sentiments intimes, il écrivit ces paroles sévères, qui retombent de tout leur poids sur le maître de la France de 1871 : « S'il y avait en France un homme de foi et d'énergie, elle reprendrait vite son rôle de fille aînée de l'Eglise (1). » Du reste, qu'on ne cherche pas dans ce rapprochement la moindre intention de comparer le héros du 6 août 1875 à l'homme du 24 mai 1873. Même en dehors de la supériorité morale, Garcia Moreno a d'autres titres que M. Thiers à l'admiration d'un Français. Talent plus universel, quoique moins érudit; orateur plus nerveux, tout aussi clair, et plus véhément; homme d'État plus actif sinon plus habile; citoyen plus dévoué, surtout plus modeste; général d'armée non plus sur les cartes géographiques, mais sur les flancs abrupts des Cordillères; ennemi irréconciliable de toutes les insurrections et des fausses doctrines qui les fomentent, Garcia Moreno a fait, aux dépens de sa vie, la gloire et la fortune d'un pauvre et modeste pays; M. Thiers, en outre de quelques beaux livres, a fait, aux dépens de notre France, et sa propre gloire, et surtout sa propre fortune.

Mais n'anticipons pas davantage. Nous avons assez fait pressentir dans l'écrivain et l'orateur, l'homme d'administration et d'affaires; les *Ecrits et Discours* de Garcia Moreno sont, par-dessus tout, ceux d'un chef d'Etat : étudions-les à ce dernier point de vue de beau-coup le principal.

VI

Garcia Moreno parla et écrivit comme il gouverna : hardiment. Oui, ce fils du peuple, élevé par la charité, conseillé par de pauvres

(1) *Garcia Moreno*, par le R. P. Berthe, p. 689.

religieux, battu par toutes les tempêtes, prit pour lui la parole de Bossuet : « O Rois, régnerez hardiment ! » Bossuet ! Certes, Garcia Moreno était fait pour le comprendre et pour l'aimer. Combien de fois a-t-il relu son *Discours sur l'histoire universelle* ! Comme les rois, Moreno voulait faire son éducation politique par l'histoire. Aussi il lut trois fois en les annotant les vingt-neuf volumes de l'*Histoire de l'Eglise* par Rohrbacher. Il s'était même fait comme historien une certaine réputation ; car un jour, ses amis vinrent le presser de se charger d'écrire l'histoire de l'Equateur. Mais le jeune homme qui, par l'effet d'un secret pressentiment, n'avait étudié l'histoire que pour y apprendre l'art de gouverner les hommes : « L'histoire, s'écria-t-il, il vaut mieux la faire que l'écrire. »

Il tint parole. Ses deux longues présidences sont bien jusqu'ici les deux plus belles pages des Annales de l'Equateur, et les *Ecrits*, les *Discours* donnés par Garcia Moreno comme Président sont bien les documents historiques les plus importants pour l'histoire de ces deux époques. La politique intérieure est exposée sans feinte, sans atténuation dans les différents *Messages* que le président adressait, au commencement ou à la fin de chaque législature, aux diverses chambres constitutionnelles. La politique extérieure est tracée avec plus de netteté encore dans les différentes *Réponses* que le chef de l'Etat devait faire aux discours du corps diplomatique. Ce sont là autant de sources auxquelles l'historien peut puiser en toute assurance. C'est le ton de la narration qui domine dans ces pages simples et sincères. Parfois une réflexion profonde, une apostrophe véhémement viennent interrompre l'exposé des progrès réalisés par l'Equateur : c'est l'allure d'une grave et franche conversation. Ainsi tout en faisant l'histoire, Garcia Moreno l'écrivait.

Par cette sincérité qui ne reculait devant aucune explication détaillée, par cette élévation de pensées qui relevait les moindres détails en les rattachant à leurs principes, les *Messages* et les *Discours* diplomatiques de Garcia Moreno échappèrent à la banalité qui semble inévitable dans ce genre d'écrits. Aussi, ils sont intéressants pour le philosophe autant que pour l'historien : ne renferment-ils pas toute la politique du Président catholique ?

Une de ses maximes les plus familières était celle-ci : « Liberté pour tout et pour tous, excepté pour le mal et les malfaiteurs. » Encore ne se reconnaissait-il pas le droit de juger en dernier ressort de ce qui est mal : « Pour un catholique, » écrivait-il, « l'arbitre suprême

du bien et du mal c'est, après la loi naturelle et la loi divine, l'Eglise; encore celle-ci est-elle l'interprète infallible du cri de nos consciences. » Il ajoutait bientôt après : « Puisque nous avons le bonheur d'être catholiques, soyons-le jusqu'aux dernières limites de la logique et de la sincérité, dans notre vie publique aussi bien que dans notre vie privée. » Sans doute ce croyant connaissait la merveilleuse efficacité de la foi, mais il ne se faisait pas illusion sur la perversité de notre nature déçue, et il écrivait : « Entre le pauvre peuple qui s'agenouille aux pieds des autels, et les brigands qui en veulent à sa foi et à son bonheur il faut élever un rempart... le peuple est un pupille en bas âge qui n'atteindra jamais à la majorité; tout gouvernement est un tuteur ayant charge d'âme. »

Cette dernière pensée, si juste et si chrétienne, revient sous mille formes diverses dans ses écrits. Comme on lui appliquait le nom de Tertullien, en l'appelant « l'évêque du dehors, » — « évêque non, répondit-il, mais missionnaire; oui, je veux être le premier missionnaire de mon peuple. » Ce n'est pas qu'il convertît ses écrits ou ses discours en sermons; mais il prêchait par son exemple. Et certes quelle prédication plus éloquente que cette procession à laquelle on vit le Président, aidé de ses ministres, porter sur ses épaules, à travers les rues de Quito, la croix que l'on allait planter en souvenir d'une mission générale?

Ici se place un fait trop peu connu et qui prouve bien la sollicitude avec laquelle Garcia Moreno cherchait à procurer l'avancement du règne de Dieu dans les âmes. Pendant sa seconde administration, le Président de l'Equateur adressait aux évêques et aux supérieurs des principaux ordres religieux établis dans ses modestes états le billet suivant : « (Communication personnelle.) — Que devra faire ou omettre pendant cette année le gouvernement afin de procurer par lui-même et par tous les autres la plus grande gloire de Dieu, de l'Eglise et de la République (1)? » Ce billet n'est pas signé, mais il est écrit tout entier de la main du Président. Celui-ci conservait précieusement et relisait souvent les réponses qui lui avaient été envoyées. Il s'en inspirait sans rien dire; mais il se réservait toujours le droit de ne donner aucune suite aux projets parfois très divers qui lui étaient proposés : c'était une sorte de conseil de conscience.

Garcia Moreno cependant était jaloux de son indépendance. Il

(1) Document inédit communiqué par le R. P. Delgado, visiteur des Jésuites de l'Amérique du Sud.

s'était affranchi de la tyrannie d'un militarisme turbulent. C'est en faisant fusiller plusieurs soldats révoltés, en faisant fouetter publiquement un général rebelle, qu'« il apprit à l'Équateur que, puisque l'autorité portait l'habit noir, l'habit noir devait désormais passer avant l'uniforme rouge. » A l'égard de l'Église, Garcia Moreno était plein de respect et d'obéissance; mais il prétendait conserver envers elle ses droits comme ses devoirs. Aussi pouvait-il répondre aux détracteurs de sa politique loyalement chrétienne : « Mon gouvernement n'est point l'autocratie du prêtre, mais j'espère bien que c'est celle de Dieu. » — « Dieu et liberté! » telle était la devise de ce fier homme d'État.

L'Église, de son côté, contente de son glorieux enfant, le bénissait, l'encourageait et le conseillait. Elle contribuait aussi, par son influence civilisatrice, à la prospérité de la nation qui avait mis en elle son meilleur espoir. En sorte que, de cette triple et sainte alliance d'un peuple avec son chef et sa religion, résultèrent des effets merveilleux que Garcia Moreno constate dans son *Message de 1871* : « C'est à la liberté d'action dont l'Église jouit chez nous, depuis le Concordat, que nous sommes redevables de tous nos progrès, de la diminution des crimes et délits, de la fidélité croissante de tous les fonctionnaires, et par là même de l'augmentation de nos ressources et de notre prospérité (1). »

Nous devrions ici, peut-être, au lieu d'analyser les divers documents administratifs dont Garcia Moreno est l'auteur, recueillir les pensées, pour ainsi dire dominantes, et former de cette gerbe ce que nous appellerions la *Politique* du président martyr. C'est ainsi qu'il écrivait en 1863 : « La moralité publique, âme et vie de toute société, est plus nécessaire encore dans une république que dans tout autre pays. » En 1869 : « Dans mon projet de constitution j'ai deux choses en vue : avant tout, de mettre nos institutions politiques en harmonie avec notre foi religieuse; puis d'investir l'autorité publique d'une force suffisante pour qu'elle puisse résister à l'anarchie (2). » Plus tard : « La civilisation moderne étant créée par le catholicisme, dégénère et s'abâtardit à mesure qu'elle s'éloigne des principes catholiques; de là vient ce dégradant affaiblissement des caractères qui est comme la maladie endémique du siècle. »

Mais le plus précieux des écrits de G. Moreno, comme le plus

(1) *Escritos y Discursos*, II, p. 277, 290.

(2) *Ibid.*, II, p. 403.

bel acte de sa vie politique, c'est bien cette magnifique protestation que le président de la petite république de l'Équateur fit entendre au monde, au lendemain même de l'invasion des États pontificaux par Victor-Emmanuel. Or la voix d'outre-mer que les Souverains préoccupés avaient couverte de leurs ricanements, voici que les peuples l'ont entendue comme un écho d'outre-tombe et se préparent à lui répondre vaillamment. De si légitimes, de si énergiques revendications peuvent-elles ne point être écoutées? Ah! lorsqu'elles seront exaucées, ce ne sera que justice de se dire : c'est Garcia Moreno qui poussa le premier cri!

VII

Si l'on nous demandait, au terme de cette étude, de résumer nos impressions sur celui qui en a été l'objet, nous dirions tout uniment : ce qui distingue Garcia Moreno, c'est la foi chrétienne; ce fut un homme de foi. A ce titre il appartient tout entier au christianisme qui le forma et l'employa. Aussi nous, chrétiens, nous pouvons avec quelque fierté, ce semble, dire en le montrant à nos adversaires : voilà ce que notre religion sait faire d'un homme bien doué d'ailleurs par la nature! Il eut foi dans cette parole évangélique : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » En conséquence, il fit passer avant tout les intérêts d'une religion qui a pour elle les promesses du temps en sus des garanties de l'éternité.

On a dit de Garcia Moreno qu'il fut un homme de volonté. Certes nous ne démentirons point ce jugement. Mais nous ferons observer que chez lui la force de la volonté procéda de l'énergie de la foi. Le doute ne peut engendrer que l'hésitation, et dans ce siècle de scepticisme, au milieu même de ce Paris qui semble devenir de plus en plus le jardin d'acclimatation de toutes les indifférences, Garcia Moreno ne douta pas.

On a dit encore de cet homme vraiment extraordinaire, qu'il avait souvent payé d'audace, qu'il devait beaucoup à la fortune, et que, plus d'une fois, il n'avait été ni prudent, ni habile, mais simplement heureux. Nous, catholiques, nous savons que Moreno eut foi, non pas en son étoile, mais en la Providence; la Providence est la vraie fortune qui sourit aux audacieux. Les saintes audaces de ce

croyant, ah! ce n'est pas nous qui les nierons. Il en eut de terribles; il en eut de naïvement sublimes : toutes prouvent également sa foi héroïque.

On a appelé Garcia Moreno, par une de ces hyperboles qu'il avait lui-même en horreur, « l'homme de tous les génies ».

Après ce que nous savons de sa vie, et ce que nous révèlent ses écrits, nous nous garderons de protester trop haut contre ces éloges. Cependant, si nous voulions nous rendre compte de ce qui fait le fond de ce prodigieux caractère, et découvrir le trait propre de son originalité, nous trouverions que c'est la foi, toujours la foi. Et qu'est-ce donc après tout qui frappe si fort dans ses discours, si ce n'est cet accent chrétien, mais chrétien sans ambages, chrétien sans restriction? Que sont ces maximes profondes que l'on admire dans sa bouche, sinon les maximes courantes du christianisme de chaque jour appliqués au christianisme d'État? Garcia Moreno ne ressemble ni à Suger, ni à Richelieu, ni à Mazarin, encore moins à Médicis. Il reproduit bien en lui quelques traits de Napoléon, ne serait-ce que l'éloquence militaire. Mais par sa foi logique, ardente, passionnée pour le bien, il rappelle Ximènes et saint Louis.

On ne peut parler de Garcia Moreno sans songer à sa mort, et l'on ne peut songer à cette mort, sans que le mot de *martyre* vous vienne à la plume ou aux lèvres. On l'a écrit : « Garcia Moreno est le martyr de la politique de Dieu. » La politique des hommes a pu faire de la Russie la puissance la plus étendue, de l'Allemagne la nation la mieux armée, de l'Angleterre l'aristocratie la plus riche, des États-Unis la République la plus libre, de la France le pays le plus universellement sympathique; la politique de Dieu, la politique de la foi a fait de l'Équateur le gouvernement le plus catholique, le seul fondé sur le droit social divin : cela valait bien le sang d'un homme, cela avait coûté le sang d'un Dieu!

Aussi, nous chrétiens, pour qui toute gloire véritable se réduit en définitive à la sainteté reconnue et célébrée en ce monde ou en l'autre, avons-nous à l'endroit de Garcia Moreno une ambition « et plus noble et plus belle » que toutes les vues de gloire humaine, un espoir suprême! C'est celui qu'exprimait naguère un jeune poète déjà connu et applaudi de la jeunesse de nos écoles, lorsqu'il terminait son beau drame, *Garcia Moreno* (1), par ces beaux vers :

(1) *Garcia Moreno*, drame en cinq actes et en vers, par le P. Henri Tricard, S. J. (Paris, Retaux-Bray, 1889).

Martyr! oui : dans sa mort il trouve sa victoire;
C'est *Garcia le Grand*, l'orgueil de notre histoire!
Mais d'un nimbe plus beau son front, peut-être, ceint
Nous fera dire un jour : c'est *Garcia le Saint!*

Quant aux écrits de notre héros, ceux qui ont été empourprés du noble sang de leur auteur sont à leur place au centre même, au cœur de la catholicité, où ils seront conservés comme des reliques; les autres sont publiés ou ne tarderont pas à l'être. Qu'une plume chrétienne et française, aussi française et aussi chrétienne que celle du R. P. Berthe, traduise ces notes, ces lettres, ces proclamations, ces discours, et que désormais, dans nos bibliothèques, entre celles de Donoso Cortès et celles d'O'Connell, il y ait place pour les *Œuvres de Garcia Moreno*.

R. P. G. DRIGET.